



LA FAMILLE IMPERIALE DE RUSSIE.

Assises devant le Czar et la Czarine sont leurs quatre filles Tatiana, Anastasia, Olga et Marie.



LA FAMILLE IMPERIALE DU JAPON.

Les personnages du groupe ci-dessus sont l'Empereur et l'Impératrice assis à la table. Debout à l'arrière-plan, le prince de la couronne, Yoshihito et sa femme, Yoshihito est le fils d'une des femmes du harem impérial. L'Impératrice Haruko n'a pas d'enfants, et les quatre fillettes qui l'entourent ont pour mère une autre femme de l'Empereur.

TOUFFE DE MYOSOTIS.

Toute jeune, dix-sept ans à peine, et si jolie, quoique chétive et pâle, avec ses cheveux blonds défaits et ses yeux bleus tout humides de larmes, pareille à deux petites cieux mouillés, la folle était assise sur un banc de pierre, dans la grande cour de l'Asile.

Autour d'elle, le soleil d'hiver blanchissait les hautes murailles, mettait sa nappe de neige argentée sur les dalles et sur le sable où quelques rares arbres, noirs et secs, étaient, écartelaient le reflet de leurs squelettes. Un souffle vir passait, plus frais que froid, alerte et clair, joyeux; ça et là pleuraient des moineaux.

Mais la pauvre jeune folle ne prenait pas garde à ce fatras renouveau. Ramassée, se faisant petite dans l'enveloppement d'un étroit turtan d'Écosse, avec l'air craintif de quelqu'un qu'on va battre, elle se tenait assise tout au bord du banc, et la tête un peu penchée, pressait contre ses lèvres un bouquet de myosotis, où ses larmes tombaient une à une.

L'interne qui me guidait dans le séjour de folie et de déolation me fit signe que je pouvais m'approcher de l'enfant et lui parler. Et effet, elle ne devait pas être méchante, si triste et si faible. Au bruit de mes pas, elle leva le front très vivement et me regarda en se tordant à coup contenté, avec ses deux yeux où la joie se chassait les larmes, comme le soleil bote le rosé.

— Vous venez me chercher? dit-elle en joignant les deux mains, avec l'air de prier. Vous allez m'emmener, m'emmener tout de suite! Oh! que je suis heureuse. C'est qu'il faut que je sorte d'ici, voyez-vous, aujourd'hui même, avant le soir. Il y a si longtemps que je ne suis allée-lui parler, le consolier, il doit tant s'ennuyer et souffrir, tout seul!

— Qui donc voulez-vous aller rejoindre? demandai-je. — Lui, dit-elle. — Robert Daniel. — Votre amoureux, votre fiancé, peut-être? — Oh non! Le fiancé de Jane. Je répétais, un peu surpris: — Le fiancé de Jane? — Oui.

— Il vous attend? — Tous les jours, depuis six mois. — Et où donc vous attend-il? — Eh bien, où il est. Au cimetière. Dans son tombeau. Vous ne connaissez pas sa tombe? Elle est jolie. En marbre blanc, qui parfois au soleil est un peu rose. Le nom de Robert Daniel est gravé sur la stèle, et il y a au-dessus, entre les branches retombantes, une petite urne d'albâtre que l'eau du ciel a remplie, et où les oiseaux viennent boire.

Je la regardais, étonné, attendant. — Ah oui! dit-elle, vous ne

comprenez pas, vous non plus. Vous croyez que tout est fini, quand la vie est finie, qu'on ne pense plus, qu'on ne remue plus, quand on est enterré, que les morts sont morts, enfin! C'est pas vrai, monsieur. Vous ne savez pas les choses, c'est que jamais vous n'avez mis l'oreille à la fente d'un sépulchre pour écouter ce qui se passait dedans. Moi aussi, avant ce qui m'est arrivé, j'ignorais comme vous que les trépassés sont vivants. Je ne vous en veux pas, vous ne pouvez pas savoir ce que je sais.

Elle s'interrompit un instant, baissa la petite touffe de fleurs bleues et, très lentement, continua:

— Une fois, j'étais allée au cimetière du Père Lachaise, toute seule, pour porter une couronne à une amie de convent que j'avais eue, et que je n'avais plus. J'avais mis l'offrande à la grille, je m'en retournais. Il y avait dans l'air, sous l'azur et les nuages, beaucoup de clarté, et, par places, un peu d'ombre; entre les tombes, des rayons bruns allaient, venaient, s'échappaient, revenaient, comme des enfants qui jouent en se courant après. Il faisait si doux, si pur, si beau, que je me sentais heureuse dans ce lieu de tristesse, heureuse et toute gaie. Alors comme je passais près d'une tombe, où fleurissaient beaucoup de fleurs, j'eus l'envie d'en cueillir une. Ce n'était pas un sacrilège, n'est-ce pas? J'étendis le bras. Je m'arrêtai étonnée, toute tremblante. Là, sous la pierre, quelqu'un avait parlé, parlé d'une voix douce. Oh! je ne m'étais pas trompée, j'avais bien entendu! La voix avait dit, d'un ton de plainte et d'espérance: "Jane, est-ce toi enfin?"

Je m'inclinai pour écouter. Elle murmura encore, cette voix: "Oh Jane, est-ce toi? Réponds." "D'abord, j'avais en grand peur; maintenant c'était fini. Aucune crainte. Une grande pitié seulement et une grande tendresse. Je levai les yeux. Je lus le nom de Robert Daniel sur la stèle, et je vis qu'il était mort à vingt ans. Je compris tout. Celui que l'on croyait endormi dans cette tombe, et qui ne dormait pas, avait eu une fiancée qui s'appelait Jane, qui lui avait promis de venir le voir au cimetière, et qui ne venait pas. Il l'attendait toujours chaque fois qu'un bruit de pas lui arrivait à travers la terre, il croyait qu'elle tenait enfin sa promesse, et il demandait: "Est-ce toi?" Mais personne ne lui répondait. Moi, je lui répondais. Il devait éprouver tant d'angoisse, là, dans la nuit, dans le froid, dans l'étroitesse rigide du cercueil! Est-ce que j'avais tort de vouloir le consolier un peu?

Je lui parlai et je mentis. "Oui, lui dis-je, en mettant ma bouche aussi près que je pus de la pierre, c'est moi, c'est moi, ta Jane." Oh! j'avais une grande inquiétude: à cause de ma voix, il allait peut-être reconnaître ma tromperie; il ne croirait point que c'était Jane qui était là. Mais sans doute, à travers l'épaisseur du marbre, le son ne lui arrivait que très atténué, peu distinct, changé. Car j'entendais un long et profond soupir de contentement. Il croyait, il croyait! Et nous nous mimes à causer, doucement, tendrement, tous les deux. Vous pensez bien qu'au commencement de la conversation, je ne disais que des choses assez vagues, qui pouvaient se rapporter

à presque tous les amours, à presque toutes les fiançailles. Surtout, je le laissais parler, réchoussant sur les moindres mots, notant les détails, afin de recomposer l'histoire et de pouvoir parler à mon tour, plus longuement, comme quelqu'un qui est tout à fait au courant. C'eût été un si grand chagrin pour lui s'il avait découvert ma fraude! Enfin, au bout d'une heure, je savais tout ce qu'il fallait savoir, et j'aurais été Jane elle-même que je n'aurais pas pu lui répondre avec plus d'à-propos. Et le restai là jusqu'à l'heure où l'on ferme les portes du cimetière. Et le lendemain je revins. Pendant trois mois, tous les jours, nous nous sommes dit de chères et douces paroles. Nous nous sommes rappelés le matin de printemps où nous nous étions rencontrés pour la première fois, le premier sourire, le premier serrement de main à la dérobée pendant que sa mère et la mienne marchaient devant nous, causant entre elles, et ne voyaient rien. Combien de fois, le soir, il était venu à la porte du jardin! Nous passions à travers le bois, comme maintenant à travers la pierre. Et souvent il me faisait passer par le trou de la serrure un papier où étaient écrites des vers qu'il avait faits. Puis, nos parents voulaient bien que nous fussions heureux.

La mort ne voulut pas. Il tomba malade. Nous nous racontions nos anxiétés et nos vaines espérances pendant la longue maladie! Mais eux-mêmes, ces souvenirs amers nous étaient doux; et à cause des longues causeries, nous étions aussi contents que si nous avions été mariés. Hélas! un jour que j'allais sortir pour retourner au cimetière, et pour rapporter à Robert une touffe de myosotis qu'il m'avait demandée, — c'étaient les fleurs qu'il préférait, depuis qu'il était mort, — ma mère entra dans ma chambre avec deux hommes que je ne connaissais pas. On me prit, on m'emporta. C'est ici que l'on m'a mise. C'est beaucoup plus triste qu'un cimetière; et bien que je sois comme morte aussi, nous ne pouvons plus nous parler. Robert et moi, parce que nos tombes sont trop éloignées.

Elle se tut dans un sanglot. Quand elle releva la tête, elle vit sans doute que j'étais triste, elle comprit que je n'étais pas venue pour l'emmener.

— Au moins, me dit-elle, vous voudrez bien vous charger d'une commission pour Robert? Il est au Père Lachaise, je vous l'ai dit. La place n'est pas difficile à trouver. C'est à gauche de la grande allée, en mont. Vous frapperez deux fois sur la pierre, parce qu'il dort quelquefois. C'était le signal convenu entre nous. Vous lui direz que Jane, — Jane, entendez-vous bien! — est partie en voyage avec sa mère, mais qu'elle reviendra, dans une semaine ou deux, bien sûr; qu'il ne doit pas être triste, si s'impatient; qu'elle l'aime toujours. Vous lui direz aussi qu'elle vous a chargé de lui apporter le bouquet, et vous le placerez sur la lame de marbre, au milieu. Cela lui fera plaisir.

Je pris le bouquet, je m'inclinai. Et l'histoire est finie. Pourtant, il me reste quelque chose à dire, au risque de vous paraître un peu ridicule: c'est que j'ai fait la commission.

LE LINIMENT N'LOAN FAIT DISPARAITRE LA DOULEUR

Monnaie Japonaise

La monnaie japonaise dont il se fait si grande dépense en ce moment, est fort jolie.

Le yen est une belle pièce d'argent ornée sur un des côtés d'un dragon roulé sur lui-même et entouré de caractères japonais, sur l'autre de deux branches de chrysanthèmes entre les extrémités desquelles se place le chrysanthème héraldique, rond, aux 16 pétales à peine marqués. Ses dimensions sont à peu près celles du dollar, mais le yen ne vaut que moitié, ce qui est à peu près la valeur de l'argent non monnayé. On a de même, sur un modèle analogue toujours orné de chrysanthèmes en branches et du chrysanthème héraldique le demi-yen, le quart de yen ou 24 sens, et même la pièce d'argent de 10 sens ou 26 centimes de la monnaie française. La pièce de 5 sens (de 12 à 13 centimes de franc) est en nickel et fort gracieuse aussi.

A partir de deux yens et au-dessus, on a du papier monnaie, et les billets de banque japonais sont également fort agréables à l'œil, ornés de portraits finement dessinés de quelques-uns des héros du passé, ou de quelque acrobate japonais de quelque genre, ou de quelque légende des guerres civiles soutenues au quatorzième siècle, pour rendre plus sacrée la monnaie. C'est ainsi qu'on voit "Nitta Yoshitada", un guerrier fidèle jetant son sabre dans les flots pour le faire recueillir, ou Geddaigo, écrivant sur l'écrou d'un ennemi la sentence tirée de l'histoire de Chine, qui doit donner confiance à son Empereur en se prononçant par ses troupes de Hojo. On en trouve d'autres, tirés de l'histoire de Chine, qui ont été empruntés à son Empereur en se prononçant par ses troupes de Hojo. On en trouve d'autres, tirés de l'histoire de Chine, qui ont été empruntés à son Empereur en se prononçant par ses troupes de Hojo.

Elle portait dans son sein le futur Empereur Ojin. Mais la naissance de l'enfant fut retardée jusqu'à la fin de la campagne, grâce au talisman que la vaillante mère portait à sa ceinture.

L'homme le plus riche du monde.

Né en 1839, il avait, à seize ans, pour tout avoir, 10 dollars (50 francs). Mais qui sait bien s'enrichir? C'est ce que John E. Rockefeller a fait. L'année d'après les 10 dollars en avaient gagné 100; puis, en 1863, la boule de neige en repré sentait 500. Ce capital était un point de départ. A vingt-trois ans, John E. Rockefeller possédait 1,500 dollars; à vingt-six ans, 5,000; à trente et un ans, 1,200,000; dix ans plus tard, sa fortune s'élevait à vingt-six millions de dollars; en 1893, à cinquante ans, il valait, comme disent les Yankees, 750 millions de francs, et l'année dernière, on ne se trompait pas en affirmant que sa valeur totale se rapprochait progressivement du milliard de dollars. Ses capitaux ont opéré de décade en décade la plus fantastique ascension qu'il y ait jamais eue.

Le grand père a rédigé son testament. La petite fille sera l'universelle légataire de cette incommensurable puissance de l'or. Pour tant le vieux Rockefeller impose une condition inviolable à la jouissance de la fortune. Non seulement la fortune léguée devra être inaliénable, mais l'accroissement en aura lieu selon les mêmes principes qui en ont formé le noyau: accumuler, accaparer. Si la volonté du testateur est strictement observée, Abby Aldrich Rockefeller pour-

ra défer, avant le milieu du vingtième siècle, tous les millions d'argent du passé et de l'avenir.

L'heure de la guerre.

Plusieurs de nos confrères ont mentionné l'heure qu'il est, à un même moment, à différents points du globe. Ainsi, lorsqu'il est midi à Paris, il est 1 h. 50 m. du soir à Saint-Pétersbourg, 7 h. 35 à Pékin, 7 h 35 à Port-Arthur, et 9 h. 10 à Tokio, comme il est 6 h. 40 du matin à New York, 5 h. 40 m. à la Nouvelle-Orléans, et 3 h. 55 à San Francisco. A l'ouest du méridien français, l'heure retardée sur Paris et elle avance à l'est.

Nous ferons remarquer que ces heures sont les heures locales, exclusivement, de ces différents points, mais qu'on ne saurait en faire état pour un décompte exact des heures de tous les télégrammes d'Extrême-Orient. En effet, l'heure de dépôt des télégrammes extra-européens n'est pas toujours celle des localités d'où ils ont été lancés, elle est souvent l'heure moyenne de certaines Compagnies de câbles sous-marins qui ont choisi, sur leur réseau, un méridien moyen.

L'administration télégraphique de chaque nation, ou la sienne au méridien national, ordinairement celui qui passe dans sa capitale, sauf l'Angleterre dont le méridien est celui de Greenwich, l'Allemagne, celui de Stuttgart, l'Egypte place le sien à la Grande Pyramide. Les Etats-Unis en ont quatre, ceux de New York, Chicago, Denver et San Francisco. Les Compagnies de câbles ont voulu également avoir leur heure moyenne. C'est l'heure télégraphique.

Ainsi, d'après des documents officiels, les télégrammes originaires des Indes anglaises et de la Birmanie, parvenus par l'Eastern Telegraph Company, portent tous l'heure de Madras; les télégrammes de l'Indo-European Telegraph Company, même pour les lignes et câbles de cette Compagnie traversant la partie sud-ouest de l'Asie, de la mer Noire à l'Océan Indien, portent l'heure du méridien de Greenwich, c'est-à-dire l'heure de Londres.

Baïïn, la Grande Compagnie des Télégraphes du Nord, dont les câbles descendent successivement Hong-Kong, Amoy, Shanghai, Nagasaki et Vladivostok, règle ses pendules sur celles de Shanghai. Or, comme la plupart des télégrammes privés émanant du théâtre de la guerre parviennent à Paris par cette voie, la plus à proximité, ces télégrammes — lorsqu'une heure est indiquée — portent l'heure de Shanghai, qui avance exactement de 7 h. 56 sur l'heure de Paris.

L'heure de Shanghai est l'heure de la guerre.

Mort du commandant Colahan

New York, 12 mars.—Le commandant Charles E. Colahan de la marine des E. U. qui était récemment encore commandant des calets à l'Académie navale, à Annapolis, est mort à Lambertville, N. J., d'une maladie de cœur. Il était âgé de cinquante-quatre ans. Il entra à l'Académie de la Pennsylvanie en 1865.

Le traitement du cancer.

M. le docteur Doyen a fait à Paris ces jours-ci une très intéressante lecture à l'Académie des Sciences sur l'étiologie et le traitement du cancer.

— On rencontre, dit-il, dans les tumeurs cancéreuses à développement rapide un microbe particulier, toujours le même, le "micrococcus néoformans". Ce microbe, que M. Doyen a entrevu dès 1896, et qu'il a décrit en 1901, devant l'Académie de médecine, est une espèce inconnue jusqu'ici. On le cultive du bœuf de mamelle de vache peptonisée et glycosée. L'inoculation aux animaux, de cultures virulentes de ce microbe a déterminé chez les sujets en expérience le développement de tumeurs variées, dont plusieurs ont occasionné la mort. Ces cultures peuvent être modifiées sensiblement par leur passage dans différentes espèces animales, telles que le lapin, le cobaye, le rat, la souris blanche.

M. le docteur Doyen a pu obtenir ainsi des cultures de virulence exagérée ou de virulence atténuée; ces dernières pouvant servir de "vaccins". Les "toxines" du micrococcus néoformans exigent, pour acquiescer toute leur activité, huit mois de culture. On les modifie par l'action des mêmes agents physiques et chimiques.

Le traitement du cancer par les vaccins et les toxines ainsi préparés est expérimenté depuis janvier 1901. Ce traitement, ajoute M. Doyen, est très délicat et doit être modifié suivant la nature et l'évolution de chaque tumeur maligne. Le nombre des cas traités était, le 25 janvier 1904, de 126.

Certains gériens de cas considérés comme incurables remontent actuellement à plus d'un an et même à deux et à trois ans, sans récidive. Sur les 126 malades traités, M. Doyen a obtenu actuellement 21 guérisons absolues, dans lesquelles il n'existe plus aucune trace de tumeur néoplasique. 47 malades sont encore en observation et généralement améliorés. Sur ce nombre, 13 peuvent être considérées comme en voie de guérison certaine. Enfin, 58 malades cas n'ont été suivis d'aucun résultat favorable.

Dîner donné par l'ambassadeur Meyer.

Rome, 12 mars.—L'ambassadeur Meyer des Etats-Unis a donné, hier soir, un dîner splendide en l'honneur de D. J. Hill, le ministre américain en Suisse. Parmi les personnes présentes se trouvaient M. et Mme D. Fearyng, de New York, M. et Mme Reilly, un frère du sénateur Keane des Etats-Unis et les demoiselles Potter, sœurs de l'évêque Potter de New York.

Vague froide.

New York, 12 mars.—Une vague froide s'est élevée dans la république de Guatemala, d'après une dépêche de Panama au "Herald". La région montagneuse est couverte à 3000 pieds des sommets d'un épais manteau de neige, chose qui n'a jamais été vue auparavant par les Guatémaliens. Il y a eu un léger tremblement de terre dans la ville de Guatemala jeudi, mais il n'a causé aucun dommage.

A St-Pétersbourg.

Le "Cosaque de la mer".

St-Pétersbourg, Russie, 12 mars.—Le nom de l'amiral Makaroff est dans toutes les bouches à St-Pétersbourg. Il est le héros du jour.

Les détails de la bataille livrée devant Port-Arthur jeudi n'ont été rendus publics que ce matin. Des groupes indifférents à la neige qui tombait se sont rassemblés devant les bulletins du vice-roi Alexandre affichés à tous les coins de rues.

Le chagrin causé par la perte du contre-torpilleur russe a disparu devant l'admiration causée par le hardi exploit du commandant en chef de la flotte russe, qui est allé en personne à son secours.

Il existe maintenant à St-Pétersbourg la conviction profonde que l'armée aura dorénavant un changement de tactique sur mer, et que l'amiral Makaroff prendra l'offensive avec les forces navales de Port-Arthur.

Dans tout l'empire il jouit de la réputation d'être un hardi officier qui se plaît aux brillants exploits, et celui de jeudi ajoute à ses lauriers de soldat audacieux et sans peur qui aime à courir les risques de la guerre. Ses idées sont opposées à celles qui professent généralement les experts et les stratèges de la marine.

L'amiral a une aversion particulière pour la cuirasse. La toujours hautement critiqué le cuirassé qui, a-t-il toujours maintenu, place trop d'ordres dans un seul panier, et il montre une préférence particulière pour une flotte composée d'un grand nombre de bâtiments rapides, sans cuirasse, armés de gros canons et accompagnés d'un nombre illimité de torpilleurs.

Le croiseur protégé Novik sur lequel il a transféré son pavillon pour tenter de secourir le contre-torpilleur est pratiquement dépourvu de cuirasse.

La prédilection de l'amiral Makaroff pour les bâtiments rapides lui a valu le surnom de "Cosaque de la Mer". Il n'est guère probable qu'il laisse beaucoup de repos à l'ennemi tant qu'un de ses croiseurs ou de ses torpilleurs restera à flot.

Une attaque de nuit avec ses torpilleurs contre la base de l'ennemi, derrière les îles Elliott, serait par exemple ce que l'amiral russe pourrait entreprendre. Le prince Arsène Karageorgievitch, frère du roi de Serbie, parti aujourd'hui pour l'Extrême-Orient.

Le club des femmes de Vladivostok a entrepris la confection de sacs de sable pour les fortifications.

L'amiral Dewey à la Havane.

La Havane, Cuba, 12 mars.—L'amiral Dewey et son état-major ont débarqué aujourd'hui du croiseur auxiliaire Mayflower et en compagnie de M. Squiers, ministre des Etats-Unis, ont visité le président Palma.

Le Mayflower restera à La Havane jusqu'à dimanche puis retournera directement à Washington.

Départ d'Adelina Patti.

New York, 12 mars.—Adelina Patti est partie aujourd'hui pour l'Angleterre sur le vapeur Lucania, après une tournée de concerts dans diverses parties de l'Amérique.